



Emmanuel
STRANGER

Soleil
Levant,
Soleil
Couchant

roman

Emmanuel Stranger

Soleil levant, Soleil couchant

Une rencontre culturelle et érotique au temps du tsunami

© Emmanuel Stranger, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8926-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Paris, été 2010

Misaki : « Je viens de passer à l'ambassade. Dans la tombée du jour, sur les bords de Seine où je vis depuis plus de dix ans, je m'étais arrêtée à la hauteur du Pont de l'Alma, près de l'endroit où Diana est décédée, en aval du lieu où mon ex-mari a été retrouvé, après avoir marché plus d'une heure pour digérer ce qu'on venait de m'annoncer. Un long moment, j'avais eu l'impression que mon corps accusait le coup et avait si peu d'énergie que j'avais dû m'asseoir sur un banc à regarder s'en aller le fleuve où on avait retrouvé celui qui aurait pu me faire couler comme lui l'avait fait, on me l'avait annoncé. J'étais hébétée, je n'arrivais pas à réaliser que c'était vrai. Me dire tout haut que c'était fini ce chapitre de ma vie. Enfin je suis libérée de lui, c'est triste à dire mais c'est la seule image que je vois. Je viens de savoir que Kakashi a été retrouvé noyé dans la Seine, cette nouvelle que m'a donnée l'ambassade, ne m'a pas bouleversée, elle m'a libérée. Je n'ai rien demandé, nous sommes divorcés depuis quelques mois et je crois avoir assez payé de ma personne pour tenter de le sauver, mais c'était devenu une tache au-dessus de mes forces, j'en étais épuisée. Voilà qu'il a fini de cette manière, sans doute inconscient de ce qu'il faisait mais que pouvait-il faire ? Il était devenu l'ombre de lui-même et je n'y pouvais rien quel que soit ma bonne volonté. Il s'était laissé aller à l'alcool et refusait de se faire traiter, oubliant les forfaits qu'il m'imposait par son attitude irresponsable. Le soupir de soulagement que j'ai laissé sortir de mes lèvres quand ils m'ont annoncé sa disparition venait du plus profond de moi, de cette partie qu'il avait torturée pendant des années et qui n'arrivait pas à respirer librement malgré le divorce que j'avais obtenu.

Ah je sais bien qu'ils ne sont pas tous comme lui, mais j'ai envie de dire au ciel de Paris, merci je suis libre enfin, pitié plus d'homme dans ma vie. Je commence depuis un an à sentir enfin que la pieuvre de mon destin, les tentacules de ces années où je n'ai fait, opprimée, que surnager vont s'éloigner. Je vais pouvoir respirer librement et me mettre enfin à vivre pour moi, ce que je

n'ai pu faire depuis que j'ai quitté mes parents, il n'y a pas loin de quarante ans, dans le village où nous habitions près de Fukushima où ils vivent encore.

Je ne suis pas rentré au pays depuis des années et je n'ai pas l'intention d'y revenir avant des années, du moins tout le temps où je sentirai que ma vie telle que je l'ai tracée ne peut être comprise par mes parents pour qui mon départ à vingt ans pour l'université puis l'Europe a été un abandon. Je ne suis pas resté près d'eux à veiller sur leurs derniers jours qu'ils s'apprêtent à vivre sur les bords du Pacifique. Non je ne peux me sacrifier pour eux et même pour ma fille restée là-bas, c'est trop me demandé et je ne veux pas être jugé, apprécié seulement à l'aulne de l'Enjo de là-bas. Je deviendrai folle, je le sais, si je devais affronter leur regard après le décès de Kakashi. Kakashi, l'épouvantail, c'est à la fois son prénom et ce qui « l'a bien défini » pendant des années.

Un épouvantail, c'est sûr il en fut un et j'ai trop longtemps eu peur de lui avant de le quitter. Mais c'est fini. Misaki, tu peux reprendre ta vie et rien n'arrêtera ton désir d'enfant de mener ta route de petite rebelle que tu as gardé en tête année après année de tes jeunes années, à ta vie d'adulte même enchaînée. »

Printemps 2011

Thomas : « Les cerisiers étaient en fleurs de Kyoto aux vergers de Normandie en ce matin, tsunami ou pas. Je m'étais arrêté sur le bord de la route pour contempler un moment du haut d'une colline, ce paysage qui me parlait de mon passé et du temps présent. La radio avait annoncé : le deuxième réacteur de la centrale de Fukushima s'était finalement effondré malgré tous les efforts des pompiers japonais. J'avais eu, en entendant l'information, devant les yeux les images de ma jeunesse à Tokyo plus de trente ans auparavant. Ces événements de la fin de l'hiver sur les bords du Pacifique m'avaient d'autant plus affectée qu'un de mes amis, présent là-bas, m'avait tenu informée de l'évolution de la situation. Celle-ci me parlait d'autant mieux que je pouvais mettre des impressions personnelles sur les images que les médias délivraient. Au bout d'un moment après un grand soupir, j'avais continué ma route en direction de Paris puisque j'avais décidé de m'y rendre. Après une vie de consultant puis récemment le convoyage d'Afghans sur mon voilier en toute illégalité, j'étais à nouveau seul dans ma vie, ma relation avec Clara, ma femme, terminée. Une forme de paix m'habitait maintenant. J'étais enfin tranquille. Installé depuis ma retraite comme coach depuis la maison que je m'étais choisi, moi Thomas, bien nommé, sur le bord de mer, j'avais assez de relations pour démarrer cette activité et occuper ainsi une nouvelle tranche de ma vie.

La nuit précédente j'avais fait un rêve qui m'avait mis mal à l'aise. J'étais, je ne sais plus très bien, chevalier de jeux vidéo ou de conte de fée. Je me débattais avec des monstres qui m'attaquaient par vagues successives et quand je tentais de me défendre, en les saisissant courageusement à la gorge, ils devenaient alors invisibles, me restaient cependant dans les mains des oripeaux de vêtements féminins qui tombaient en poussière dès que je tentais de les identifier. Dans la scène retentissait à mes oreilles un mélange de soupirs, de rires, de cris, de chants d'amour qui me glaçaient et une immense tristesse s'emparait de moi. Repensant à mon rêve, je me demandais ce qu'il me disait, pourquoi je l'avais échafaudé dans mon sommeil. Des ruptures accumulées provoquées ou subies, certes j'en avais connu, elles étaient le prix d'une vie amoureuse mouvementée mais je n'avais pas le sentiment que les femmes aient été maléfiques dans ma vie. Pourquoi alors ce rêve ? Le bonheur, et tout aussi mêlé, le malheur de devoir payer au prix fort à chaque fois ce gain avec les femmes de ma vie, mon rêve me

les rappelaient. Ça c'était hélas la partition que je savais interpréter. Il me restait sans doute à trouver avec elles, le mode d'emploi adéquat, savoir aimer. Pour l'instant j'étais un chevalier nu face à elle sans arme ni bagage. Enfin s'il en existait un pour ma génération. Bien calé derrière mon volant sur l'autoroute, j'avais à l'esprit ce refrain que je me fredonnais en me rappelant mon rêve : « Une chose est sûre, je suis à l'abri d'un nouveau chagrin amoureux avec la philosophie, peu ou prou orientale, que j'ai acquis sur le terrain de ma vie ! Ça va, j'ai assez donné. Prière de me laisser tranquille ». Sans que cela signifie, le moins du monde, que j'ai l'intention d'ignorer les femmes que je rencontrerai ce jour-là ou un autre de ma nouvelle vie.

– I –

Dans le Grand Palais qui servait encore pour des expositions temporaires, Thomas, un français, faisant mine de s'attarder le nez en l'air devant le gros haricot rouge, sculpture gonflable où le public était invité à pénétrer, observant l'immense sculpture qui occupait l'espace, se disait : « Et bien tu es à nouveau piégé avec ta curiosité. Voilà que tu te retrouves sous le soleil de mars à visiter une installation annuelle d'art contemporain, Monumenta, au hasard, plus que par choix réfléchi. Tu avais entendu parler, mais sans plus, du principe de cette exposition : donner carte blanche à un artiste plasticien pour une installation sous la verrière du Grand Palais chaque printemps. Tu n'aurais pas entrepris de t'y rendre sans ce message te proposant cette visite avec deux billets d'entrée à la clef, comme lot de bienvenu en échange d'accepter de donner ses coordonnées à un site internet. C'était un jour qui donnait l'impression de pouvoir réenchainer sa vie tant il vous enveloppait de douceur. Pouvoir s'évader des habitudes d'une vie linéaire avec son avant et son après. Renaître à condition d'accepter, comme la nature le faisait, de vivre sa vie par cycles successifs. Tu avais eu le temps de digérer la tienne, celle de ces années récentes qui aurait dû t'apprendre à compter avec l'impermanence des choses, des êtres, des vies, avec la rupture que tu venais de vivre. Roulant vers la capitale, sans doute, tu t'étais dit qu'un certain recul, un regard distant sur ta vie, celui que tu avais adopté peu à peu, pouvait te tenir lieu de médecine sur ton chemin, te mettre à l'abri d'une souffrance que la séparation provoquait en toi, te laissant à chaque fois orphelin sur la route de ton destin. Tu avais cru que c'en était fini d'une vie menée à toute vitesse. Pour toi le temps était venu de ralentir ta vie, d'être à l'écoute du moment présent. »

Le français, Thomas : « Je ne m'étais pas attardé comme certains visiteurs autour de l'immense sculpture d'Anish Kapoor en forme de courge rouge qui trônait paresseusement sous la verrière ancienne qui aurait eu besoin d'un nettoyage. En contrebas de la voûte de verre et de métal, ce qui m'était apparu comme un dirigeable, posé avant son envol plutôt qu'un monstre marin prêt à vous engloutir, ce Léviathan suggéré par le titre choisi pour cette installation,

semblait amorphe pour le visiteur non instruit à ce genre d'installation. Elle était gigantesque plus ou moins l'intérieur d'un dirigeable qui se serait échoué sans dommage et semblait somnoler comme un fauve trompeusement endormi, prêt à vous saisir ou à vous plonger dans une catharsis à la vue de son gigantisme, si vous l'aviez croisée seul dans vos rêves. Un de ces rêves comme je venais d'en faire la nuit précédente. Je ne me laissai pas attraper par le piège tendu par l'indien. Il avait indiqué sur un carton et dans sa conférence de presse qu'il avait voulu que le visiteur puisse connaître s'il le voulait une expérience émotionnelle, poétique et introspective'. En effet la toile rouge immense suspendue prenait des couleurs variées selon les heures et la place occupée par les rayons du soleil quand il se montrait : Soleil levant ou Soleil Couchant. Tons successivement rose, jaune, blanc qui emplissaient l'esprit d'impressions qui s'y imprimaient alors de joie, de peur, de passion suivant sa culture intériorisée ou ses propres humeurs. Moi en conséquence je n'en étais plus là. Ce dispositif m'indifférait ou du moins je ne le voyais plus, bien qu'il occupait presque tout l'espace. Je pensais ne rien découvrir de nouveau. Mon but était autre. Cette fois j'avais pénétré à l'intérieur de l'installation conçue par l'artiste indien, sorte de cathédrale en baudruche dont les parois affichaient une lumière fuchsia, parce que je cherchais à voir une personne et non une œuvre, aussi sensationnelle fut-elle. En effet maintenant je tentais de ne pas perdre de vue une Japonaise remarquée auparavant devant la manifestation. Mon attitude discrète me surprenait car je ne m'étais jamais montré timide avec les femmes. Cette fois, cependant, le destin me freinait car j'avais déjà croisé cette femme au Japon, me semblait-il. Taille moyenne, visage ovale, grand front, un signe marquant-un petit orteil gauche manquant aperçu au travers de sa sandale, bien sûr son physique avait changé, comme le mien en plus de vingt ans. Elle avait maintenant un léger modelé du visage qui, de diaphane, était devenu très légèrement plus dense, mais à peine. Elle avait toujours une allure vive et décidée, alternant avec des poses de nonchalance où elle semblait dans un ailleurs. Je retrouvais ce style particulier à l'observer. Misaki, oui, c'est ça, c'était le nom de la Japonaise de Tokyo. À l'époque, j'avais fini par le découvrir, en demandant comment elle s'appelait aux personnes de l'ambassade où j'étais en poste comme coopérant culturel, devant présenter à qui voulait la culture française qui allait s'exposer bientôt. Je me pris à donner ce nom à celle que maintenant je ne voulais plus quitter des yeux, si ce n'était pas elle, en espérant que ce fut elle. Déjà à Tokyo Misaki m'avait fasciné par cette manière d'être qui faisait d'elle une femme rare, remarquable, dès l'instant où on la croisait.

Cheveux noirs comme toutes les femmes de ce pays ou presque, mise à part celles nées des guerres avec la Chine et la Corée. Elle avait un port altier, un regard scrutateur. Surtout elle donnait à chacun l'impression qu'elle était en elle-même un spectacle, quel que soit par ailleurs, bien sûr, le code de conduite de la femme Japonaise en public, qui ne la poussait pas à être en représentation mais discrète. Elle était d'assez petite taille comme les Japonais dans leur ensemble ce qui n'empêchait pas qu'il émane d'elle une autorité naturelle, autorité qu'elle n'avait pas besoin de mettre en avant, car c'était plutôt l'énergie intérieure dont elle semblait être pourvue qui se remarquait, sa manière de se mouvoir, de regarder l'autre, de prendre ses décisions. C'est ce dont je me souvenais. Elle était ce jour-là vêtue comme du temps de notre jeunesse, habillée sobrement avec ce petit plus dans la tenue qui en faisait une personne remarquable aux yeux de ceux qui la croisaient. Les cheveux mi-longs ramenés avec une barrette, un corps toujours aussi fin, des gestes élégants quoique mesurés et surtout des yeux perçants qui étaient comme une tour d'observation au-dessus d'un tailleur noir porté avec un foulard rouge de chez Hermès placé à son cou.

Moi, j'avais un physique commun, taille et corpulence moyenne, corps encore svelte. Moi par comparaison, c'est un ventre moins plat et quelques rides qui m'étaient venues, le français de Tokyo au physique marqué par un œil paresseux comme Peter Falk dans la série des Colombo. Cependant on remarquait tout de suite chez moi deux traits particuliers. J'étais doté d'une houpette qui inmanquablement surgissait ou resurgissait quoi que je fis pour la gommer, en faisant de moi une sorte de clone du petit reporter belge, bien que je ne sois ni blond ni petit, ni un compagnon des bêtes, encore moins un héros, même de second choix. J'étais trop individualiste pour cela, trop étranger aux autres et à moi-même parfois. Ma houpette depuis l'enfance m'avait placé dans le monde des inclassables et cela me plaisait le plus souvent. Je portais ce signe distinctif avec un réel plaisir comme un mat, une antenne qui me liait à un ailleurs. Un entonnoir, par lequel s'échappait à épisodes non prévisibles le grain de folie qu'il y avait en moi, que chacun a d'ailleurs à un moment ou un autre, pour évacuer la pression sociale quand elle nous tombe dessus. La pression de l'incongruité du monde bien sûr. Enfant, mon père avait beau vouloir effacer ladite houpette en la faisant disparaître à coups de fixatif car elle était censée me donner un air provocant et non l'aspect commun à l'époque, coiffé en brosse un air de GI. Rien n'y avait fait, elle continuait de se dresser malicieusement, tous mes cheveux s'affaissant inmanquablement, la houpette irrespectueusement seule.